



La plaine de Waterloo. — Dessin de J. F. Taelemans, d'après nature.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER¹.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VIII (suite)

Les environs de Bruxelles. — Le bois de la Cambre. — La forêt de hêtres. — Waterloo.

La lamentable antienne terminée, il ne reste plus qu'à s'isoler dans ses contemplations, en se retraçant à soi-même, dans le silence de la pensée, l'effroyable tableau de la bataille et de la déroute qui s'ensuivit.

La plaine alors se change en un prodigieux cratère rouge où l'amoncellement immobile des fumées est déchiré par les paraboles des boulets et où roulent, désordonnées, des masses humaines inconscientes, qui se ruent les unes contre les autres, avec des mouvements précipités de houles. On revoit les grenadiers, hautes statures lentes, resserrer leur mur entamé sur tous les points par larges brèches béantes, tandis que les cuirassiers, pareils à une trombe, s'enfoncent dans les lignes ennemies, bousculées par le poitrail des chevaux et éventrées par la pointe des sabres. Un tourbillon vertigineux emmêle dans un corps à corps formidable des régiments entiers, qui, hachés, décimés, pantelants, ne forment bientôt plus, sous le vomissement perpétuel des canons, que des tronçons secoués de trépidations

furieuses, jusqu'au moment où ces tronçons eux-mêmes, foudroyés par les décharges, disparaissent dans le naufrage de la mêlée. La chair vivante s'abat par rangs compacts, comme de la viande d'abattoir, augmentant à chaque minute l'énorme boucherie; et sur les moribonds râlant, dont le cri rauque s'assourdit sous les fracas de la mitraille et le galop éperdu des escadrons, ceux qui restent, pris de frénésie, passent comme sur un pont, les pieds par moments enlacés dans des entrailles, parmi la mer oscillante des fumées. La Haye-Sainte, Hougomont, Belle-Alliance, Plancenoit ressemblent à des îlots submergés où pourtant le massacre et l'extermination continuent; chaque pierre abrite un fusil qui crépite sans relâche; quand elle s'émiette, fracassée sous la volée des balles, une tête de soldat se vide de ses moelles du même coup.

Il semble que l'humanité entière se détraque dans l'horreur de ce choc qui heurte entre eux des peuples de race et d'âme différentes; cependant, à mesure que l'heure avance, la face désespérée de la défaite se lève par-dessus l'armée impériale fléchissante, que

1. Suite. — Voy. pages 305, 321 et 337.

les prodiges d'héroïsme de ses officiers et de ses soldats ne peuvent bientôt plus arrêter dans le débordement de la déroute.

Alors on vit ceci : les nuées sombres qui, pendant toute la durée de ces combats homériques, avaient enténébré le champ de bataille, crevant par moments en ondées, puis se reformant en lourdes brumes grises, s'écartèrent sur le rouge braséement du soleil plongé dans les gloires du couchant ; et cette royauté éternelle eut l'air de saluer l'empire qui s'en allait.

Tous ces souvenirs vous reviennent à la pensée et l'impression est écrasante : elle redouble quand, descendu de la butte, on suit pas à pas, à travers le charnier aujourd'hui bouleversé par le creusement incessant des charrues, les phases de la bataille, comme les stations d'un pèlerinage partout marqué par le sang des hommes.

Je n'ai jamais longé le petit sentier, filant parmi les cultures, qui mène aux terribles ruines de Hougomont, sans me sentir remué dans les profondeurs de mon être ; c'est que là le carnage est demeuré inscrit dans les moindres pierres, et tout y porte à jamais les stigmates de la dévastation. Dès que vous avez franchi l'enceinte du verger, l'herbe plus haute en cet endroit, d'une épaisseur tiède qui fait penser à de prodigieux engrais, vous monte aux genoux, comme les floraisons des cimetières, et entre les espacements des pommiers contournés, pareils, les uns à des paralytiques tendant leurs moignons et les autres à de grands soldats ayant gardé l'allure violente du combat, les murailles de l'ancien parc vous apparaissent, en partie recouvertes d'un manteau de lierres et de chèvre-feuilles.

Il n'existe plus, sur toute leur longueur, une trace de crépi large comme la main ; la brique partout se disloque, mutilée par la volée des balles, avec çà et là des ouvertures de créneaux. À l'est, particulièrement, les trous se rapprochent au point de percer à jour toute cette partie de la clôture, en une continuité de brèches qui ne finit qu'à la porte charretière de la ferme. La maçonnerie, massive et trapue, a résisté d'ailleurs à ses blessures, moins désastreuses que les incessantes déprédations des vandales qui, sous prétexte de reliques historiques, élargissent les meurtrières originelles et ajoutent aux mutilations glorieuses une irrémédiable et sotte ruine.

Hougomont, en 1815, était habité par un comte de Neuville et se composait d'une agglomération de bâtiments de ferme et de château appartenant à la femme du comte, la comtesse de Hougomont. Dès l'approche des troupes, tout le monde avait déserté ; le comte et la comtesse s'étaient réfugiés en France, et la domesticité avait gagné les villages voisins. Quand les serviteurs revinrent, ils trouvèrent la maison incendiée, à l'exception de l'habitation du jardinier et d'une partie des communs ; mais aucun des deux époux ne revit ce funèbre séjour : trois jours après

la bataille, le comte mourait à Paris. Un an se passa, puis la propriété fut vendue.

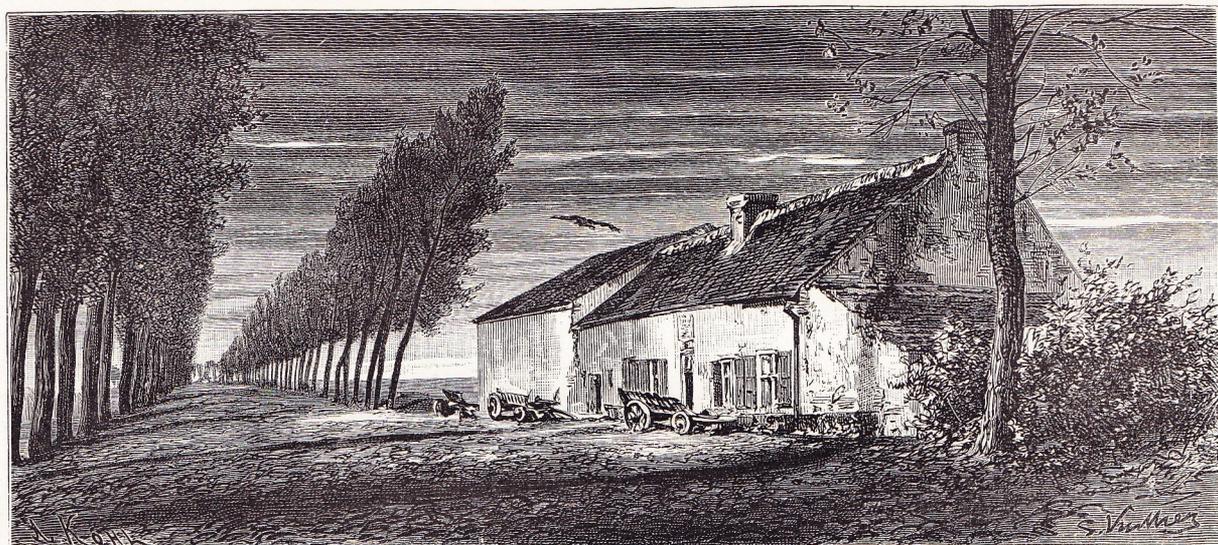
Il semble qu'on se soit gardé, comme d'un sacrilège, de toucher à l'œuvre de dévastation laissée par la guerre ; les bâtiments n'ont pas été réédifiés et la cour continue à dérouler ses espaces vides, dans une désolation morne à laquelle ajoutent les pans de mur émergeant des briques éboulées. Des ménages de paysans se sont installés dans les dépendances épargnées ; celles-ci alignent sur la gauche une suite de constructions basses, faisant équerre avec une façade plus haute, la demeure de l'ancien jardinier, encore occupée aujourd'hui par son fils. On vous montrera dans les chambres l'œuvre des balles : ici les crépis criblés d'éraflures, là les excavations de la pierre renfoncée, ailleurs une porte en chêne trouée à jour. Dans une petite pièce carrelée de dalles, moisit un petit fond de musée, rongé par la rouille : étriers, baïonnettes, fragments de sabres et de fusils ramassés dans les décombres.

Au milieu de la cour, une margelle de puits dresse une maçonnerie ruinée comme tout le reste ; en vous penchant par-dessus l'ouverture, vous apercevrez un amoncellement d'ais pourris et de briques jetés pêle-mêle. Le guide ne manquera pas de vous dire que deux cents cadavres gisent dessous, empilés les uns sur les autres, sans qu'on ait jamais rien fait pour leur donner une sépulture meilleure. C'est une des rencontres lugubres de cette maison hantée que ce trou sombre regorgeant d'épaves humaines, balayées là des hécatombes du verger et qu'on a entassées dans les promiscuités de l'ombre et de la mort, charognes putrides petit à petit désagrégées par les eaux, sur lesquelles ensuite, comme pour mieux les séparer des vivants, on a déversé des gravats et de la volige. Même, s'il faut en croire les récits qui circulent encore dans les fermes d'alentour, tous ceux qu'on y précipita n'étaient pas morts ; dans la hâte du désencombrement, des agonisants furent ajoutés à la funèbre fournée ; et pendant toute une nuit leurs lamentations s'entendirent au loin, mêlées à des appels, des supplications vagues, qui des profondeurs du puits montaient dans les silences de l'air.

Non loin s'élève la chapelle : quatre murs unis, recouverts d'une lèpre de noms et d'inscriptions, avec une caisse d'autel barbouillée d'un reste de peinture sur laquelle un groupe taillé dans le bois montre la Vierge tenant entre les genoux un petit Jésus décapité. Cette mutilation a pour pendant celle d'un grand christ, également en bois, qui se voit les bras ouverts, au-dessus du seuil, dans une ombre pâle. Pas plus que l'enfant divin, l'homme-dieu ne s'est trouvé à l'abri des colères humaines ; et rien n'est farouche comme cette grossière silhouette tatouée de traces de sang, dont les tibias s'achèvent dans des moignons informes, noircis par la fumée de l'incendie et qui, du haut de sa croix, fait le grand geste miséricordieux de pardonner à ceux qui le torturent dans son image après l'avoir



Waterloo. La ferme de Hougomont (voy. p. 353). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.



Waterloo. La Belle-Alliance (voy. p. 353). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.



Waterloo. La Haie-Sainte (voy. p. 353). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

torturé dans sa chair. Beau sujet de méditation pour les esprits contemplatifs.

Un petit exhaussement en pierre sépare la cour des anciens jardins, clôturés par le grand mur d'enceinte; ici comme dans le verger, une herbe touffue monte sous les pommiers espacés en lignes inégales, autour desquels des chevaux paissent en liberté; et tout au bout, un petit bois de peupliers se masse, gémissant sous le vent, comme pour se mettre d'accord avec la désolation des ruines. Tandis que, baigné dans l'obscurité des feuillages, on s'immobilise en des pensées douloureuses, l'homme ou la femme qui vous accompagne étend la main vers la terre et vous dit d'une voix basse et lente, cette voix qu'on prend devant les morts :

« Ils sont là couchés par milliers ! »

Vos pieds foulent, en effet, une nécropole immense; Français, Anglais, Prussiens, réconciliés dans la pourriture, ont exhaussé le sol de leurs ossements. Pas une pierre, pas un cippe pour perpétuer le deuil des familles; seuls les hauts peupliers balancent leurs ombres sur des ombres.

Près de là toutefois, deux tombes, envahies par l'herbe, s'alignent parallèlement, comme des douleurs jumelles; sous l'une repose John Lucie Blackman, général anglais, et l'autre recouvre les restes d'Edwards Cotton, « sergent-major of the 7^e hussars who departed the life mont St-Jean the 24 day of june 1849 ». Le soldat a voulu être inhumé près de son supérieur, par déférence ou par dévouement; et la hiérarchie qui les séparait durant la vie les a rapprochés dans la mort. Edwards Cotton, demeuré dans le pays, avait installé au pied du Lion une collection historique que sa veuve, vieille dame grave et pressante sans obséquiosité, continue à exploiter avec une dignité tout anglaise.

Nombre de pèlerins, chaque année, s'en viennent à la grande plaine, la plupart subissant l'attrait de curiosité vague qui s'attache aux contrées célèbres; mais il en est, dans le nombre, qu'un attachement pieux à la mémoire des trépassés ramène avec une affection recueillie autour des enclos particulièrement consacrés aux sépultures, bien que le champ de bataille tout entier ne soit qu'un vaste cimetière. On m'a cité le nom d'une vieille dame française qui ne manquait jamais, à la date du 18 juin, de passer tout un jour à Hougomont, où son père, prétendait-elle, avait reçu la mort; et ses longs voiles noirs traînaient jusqu'à la nuit dans les feuillages du verger.

Pendant tout l'été, chaque matin, un coach anglais, sur le siège duquel un cornet à piston se livre à des fioritures compliquées, fait, au galop de ses quatre chevaux, cinq ou six fois le tour de la statue de Godefroy de Bouillon, dont la fière silhouette s'enlève sur les ordonnances italiennes de la place Royale de Bruxelles; c'est un signal connu auquel accourent, des hôtels environnants, les touristes britanniques, en plaids écossais et chapeaux à larges visières,

armés par surcroît d'ombrelles et de longues-vues. Quand la voiture s'est remplie, à l'intérieur et à l'extérieur, un large coup de fouet prend en écharpe les maigres pur-sang, et l'attelage s'ébranle dans la direction de Waterloo, secouant aux cahots du pavé la grappe bariolée des misses accrochées sur les banquettes, tandis que l'éternel cornet, entretenu en salive par des rasades régulières, jette aux fourrés de la forêt ses retentissantes variations sur le thème du Roi Dagobert. Toute cette tassée humaine est ensuite déversée à Mont-Saint-Jean, et décroît dans le verdoisement des cultures, avec de longs déroulements d'écharpes roses et vertes.

J'aime mieux, pour ma part, l'itinéraire de Genappe, qui permet de suivre pas à pas la marche des armées, ou, si l'on se dirige des plaines de Waterloo sur cette petite ville, au lieu de prendre celle-ci pour point de départ, de se confondre en quelque sorte au torrent de la dérouté.

Rien cependant, dans la paisible localité traversée de deux uniques rues, où les vaches circulent pour aller au pâturage et dont les petites maisons basses semblent endormies dans une perpétuelle somnolence, n'indique plus la terrifiante apparition de cette cohue de soldats écharpés, courant du pas allongé de la fuite et se bousculant sur l'étroit passage du pont. L'artillerie, fouettant ses montures, précipitait ses affûts encore fumants à travers une marée d'hommes, que labouraient en même temps les escadrons emportés au galop, dans une secouée furieuse de crinières; on roulait, on s'entassait, des groupes entiers tombaient étouffés, écrasés, piétinés; et, défaillant cette fois, sentant partout autour de lui craquer la fortune, l'homme du destin dut sentir courir sur sa chair froide un frisson, à l'aspect de ces hordes affolées qui ne reconnaissaient plus ni sa face, ni sa voix: peut-être voyait-il se dessiner sur les flots l'escarpement de la cage où, vieux lion abattu, on allait l'étouffer.

IX

Le pays wallon. — Les aspects changent. — Nivelles. — L'abbaye de Villers. — Une fête dans les ruines.

A Genappe, la contrée wallonne s'annonce par de grandes landes interminables où les hameaux font de distance en distance des agglomérations de maisons brunes, dont la brique sans crépi rougit d'un ton sang de bœuf recuit par le soleil. La blancheur claire des villages flamands s'est brusquement assombrie d'une patine foncée qui par places tourne à la bouse de vache et fait penser à des intérieurs rancis.

Un changement d'humeur et d'esprit, en effet, dérive des conditions différentes de la vie; tandis que le Flamand, essentiellement maraîcher, travaille à son champ, peu distant de la cabane qu'il occupe avec les siens, et n'a que quelques pas à faire pour se retrouver au coin de son poêle, dans la douceur de son ménage, le Wallon, dans les plaines reculées qu'il ensemece,

défriche ou laboure avec une aptitude particulière pour la grande culture, demeure éloigné du toit familial pendant des journées entières et n'y rentre qu'à la nuit, pour prendre sa part du repas en commun et bientôt après se livrer au sommeil. Son existence passée au dehors, dans la solitude des champs souvent très éloignés de son habitation, le prédispose moins que son copain, le petit cultivateur toujours en train de soigner ses choux et de biner ses pommes

de terre presque en vue de sa maison, à s'enfermer dans le bien-être d'une pièce surchauffée, qui petit à petit s'est ornée, sur un fond blanchi de muraille, de miroirs, d'images encadrées, de petites Vierges enguirlandées de paillon, parmi des scintillements de cuivres et de faïences régulièrement bouchonnées. Le Wallon, plus hâbleur, aime d'ailleurs les parlottes de cabaret; le dimanche, il s'y attarde, joue aux quilles, et la grosse gaieté des tablées lui semble préférable aux silences de la chambre où ronronne le chat dans les cendres, avec des intermittences de sonneries de pendule et de sifflements de bouilloire. Chez lui, d'ailleurs, vous ne verrez ni bahuts séculaires, ni vieux cuivres cabossés, ni poteries reluisantes d'émail, mais le neuf et le vulgaire d'un mobilier de noyer acheté à la ville, avec de la vaisselle de fer-blanc, d'un éclat aigre qui exaspère le regard au lieu de l'amuser.

J'ai remarqué bien des fois cette déperdition du goût de la couleur, à mesure que je m'écartais des sentiers flamands, et le touriste qui, venant de Genappe, se dirigera sur Nivelles, pour ne citer que cette partie du pays wallon, pourra faire la même constatation.

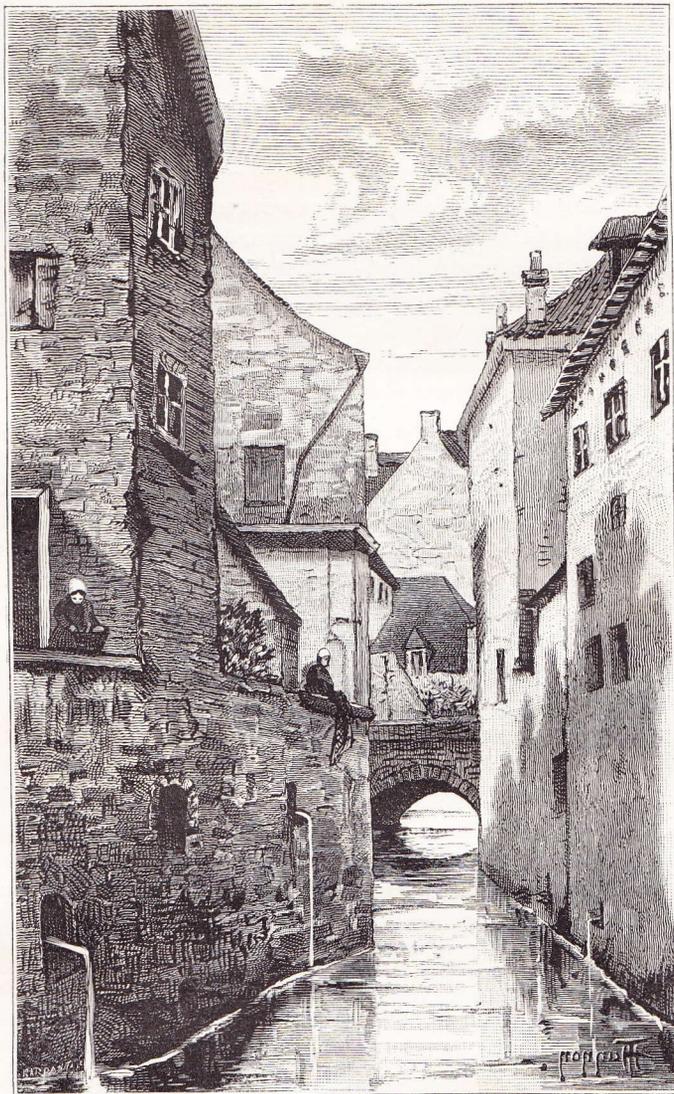
Au surplus, un bon marcheur abat en moins de deux heures cette route qui n'est pas variée, mais

s'impose à l'excursionniste qui a ouï parler de Jean de Nivelles et de son chien légendaire — « le chien de Jean de Nivelles qui fuit quand on l'appelle ».

Cette réputation rébarbative s'est trouvée confirmée par un fait qui ne laisse aucun doute sur les habitudes du singulier quadrupède. Jean de Nivelles, le guerrier hardi du quinzième siècle, qui dresse sa haute silhouette de cuivre doré travaillé au marteau, sur la tour de Sainte-Gertrude, était autrefois flanqué de son compagnon; mais le sentiment de l'indépendance avait des racines si profondes dans le chien, qu'il profita d'une tempête pour se séparer violemment du guerrier; et jugeant à cette obstination que, si on le replaçait, il céderait de nouveau à son penchant, on laissa le grand Jean tourner son épée dans l'air sans lui rendre la bête entêtée.

J'ai eu le singulier privilège de ne voir jamais la bonne ville, célèbre surtout par les aventures de ce chien, qu'à travers des pluies battantes: j'éprouve donc quelque peine à me figurer que le soleil pénètre dans son écheveau de menues ruelles où l'on peut se tendre la main d'une maison à l'autre en se penchant un peu. Elles s'entre-croisent, ces ruelles, biaisent, se cassent à angles aigus, emmêlent à plaisir leurs circuits pour égarer l'étranger qui,

sautillant sur le pavé en pointe, croit s'enfoncer dans un entonnoir, et, après avoir entrevu à la dérobée des coins de cours noyés dans les feuilles, des échappées de jardins aux vieux murs treillisés de vignes, des profils de maisons étranglés par les tournants rapides, puis encore çà et là un pignon, une façade à balustres ventrus, des carreaux de fenêtres encadrés de créneaux, un morceau d'architecture dentelée et fleuronée, finit par apercevoir des ponts, avec un glissement d'eaux lentes où se déversent les gouttières, du bord



La Thines, à Nivelles (voy. p. 358). — Dessin de Th. Hannon, d'après nature.

des auvents qui s'avancent en saillies brusques dans la perspective (voy. p. 357). Le gargouillis de la pluie dans la Thines est à peu près le seul bruit que j'aie entendu dans la petite cité silencieuse, aujourd'hui réduite à la vie précaire de chef-lieu d'arrondissement, et autrefois bruisante d'une rumeur de ruche, alors que les ouvriers en batiste et en toile fine n'avaient pas encore, à la suite des troubles de 1647, transporté leurs métiers à Cambrai et Valenciennes.

Les gens de l'endroit vous mènent voir le parc de la Dodaine — dos d'âne? — dont ils tirent grand orgueil, uné promenade sous les tilleuls, bien alignée le long d'une nappe d'eau, avec des percées sur les lointains, et la statue de Tinctoris, un assez pauvre grand homme qu'on a mis, en l'absence d'une gloire plus éprouvée, sous les feuillages de la place Saint-Paul. Mais quand Nivelles n'aurait ni la Dodaine ni son moine musicien, elle posséderait encore un attrait puissant, son romantique cloître adossé à la collégiale, avec ses quatre galeries découpées en arcades et prenant jour sur l'ancien préau transformé en jardin. Là reposent, sous les pierres tombales, les « demoiselles au blanc surplis », ces indisciplinées chanoinesses du monastère fondé en 645 par Ide, femme de Pépin de Landen, auxquelles, sous Louis le Débonnaire, le concile d'Aix-la-Chapelle prescrivit vainement la règle de Saint-Benoît. Dès le douzième siècle, on les voit habiter séparément des hôtels ou maisons capitulaires, celles-ci au nombre de dix-sept, qu'elles quittent par intervalles, pour mener au loin une existence mondaine. Antérieurement, il est vrai, le chapitre avait vécu en communauté, largement établi dans un quadrilatère d'habitations et de sanctuaires vaste comme une petite cité, où se groupaient au ponant la maison abbatiale; au levant, les alloirs, l'église Notre-Dame et l'église des Chanoines ou Saint-Paul; au septentrion, le cloître (voy. p. 360); enfin, au midi, l'énorme bloc de Sainte-Gertrude, une des plus belles architectures romanes du pays, dont l'avant-corps superpose sur quatre étages ses massives maçonneries, presque pareilles, avec leurs sévères surfaces dénudées, aux escarpements rigides d'une bastille.

On vous y montrera d'étonnantes orfèvreries, calices, reliquaires du douzième et du treizième siècle, crucifix ornés de miniatures par Memling, deux châsses renfermant, dit-on, les restes de Pépin et de sa femme, puis un prodige de ciselure, la merveilleuse châsse de sainte Gertrude, en or et argent, et cette superbe coupe à pied octogone, avec ses huit niches ogivales, dans laquelle les pèlerins venaient boire les eaux miraculeuses de la fontaine située sous la crypte. A ces richesses s'ajoutent des tableaux, des statues, un bas-relief en pierre de 1553, des stalles sculptées, deux chaires du Nivellois Laurent Delvaux, l'une en marbre, l'autre en bois, d'une exécution large et grasse, imitant les plis sinueux et l'épaisseur ronde de la chair, avec des nus, des draperies et des feuillages comme savaient en faire les vieux tailleurs d'images

réalistes. L'église, non plus que le cloître, n'a d'ailleurs échappé à l'abâtardissement des restaurations; et par surcroît, dans le préau primitif, un vicaire de la collégiale s'est amusé à édifier de petites constructions en bois découpé, parmi les floraisons d'un jardin bordé de buis.

A quelques heures de marche de la ville de Pépin se dressent, au milieu des bois, les ruines d'un autre cloître qui, tout aussi bien que celui de Nivelles, évoque la splendeur des ordres religieux dans le passé.

Je n'oublierai jamais le souvenir d'une fête prolongée jusque dans la nuit parmi ces mélancoliques débris. Nous avons escaladé par deux fois des pentes ardues, le long de ces bosses qui boursoufflent si étrangement, en de certains endroits, l'échine de la campagne brabançonne. Derrière nous, Bousval était demeuré dans la profondeur, avec ses larges murs de ferme et sa hottée de maisonnettes groupées autour de l'église, sur le versant d'une colline. Doucement le sentier que nous suivions s'enfonça dans les taillis, sous une voûte verte trouée par les bleus étincelants d'un ciel d'été. Nous allions sur Villers dont l'abbaye est une tentation à laquelle ne résistent jamais les amis des solitudes; et par avance, nous escomptions les sensations attirantes des lieux auxquels s'est attachée la vie d'une humanité antérieure. La masse des feuillages bruissait d'un gazouillement ininterrompu, rythmé par le croassement rauque des corneilles.

Tout à coup le glapisement des trompettes, étouffé par la distance, traversa la douceur de ce concert; et à peine avions-nous fait quelques pas, qu'un orchestre, encore caché, nous foudroya d'une décharge de cuivres. Les merles cependant continuaient à siffler, tandis que les palombes roucoulaient, et le bois, même à travers le bruit, gardait son air tranquille.

Le chemin à présent dévalait; nous descendions la pente, écoutant graduellement grossir dans les feuillages cette marée de musique à laquelle se mêlait une rumeur humaine, sourdement ronflante, ainsi que le mugissement d'un troupeau lointain. Et bientôt nous discernâmes des rires, des cris, des chants, les cadences ralenties d'une danse; un villageois qui nous croisa au bas de la butte nous dit qu'il y avait fête aux ruines. Je me souvins alors du retour annuel de cette partie de plaisir à laquelle le pays wallon se rend en foule, le premier dimanche d'août. Nous avons marché plusieurs heures à travers champs pour nous isoler dans la mort et nous tombions dans les grosses sensualités d'une ducasse.

Je pris le seul parti qu'il y avait à prendre, celui de nous chercher quelqu'un qui nous présentât. Le hasard voulut que la première personne sur laquelle nous tombâmes dans la vieille auberge Dumont, dépendance demeurée debout de l'abbaye, avec de vastes salles voûtées et d'interminables corridors glacés où survit l'impression des cloîtres, fût un de nos amis communs, débarqué avec trois dames. La petite porte

s'ouvrit sur un mot de passe, qu'il coula à l'oreille des commissaires gantés de blanc et portant au-dessus du coude un brassard frangé d'or, insigne de leurs fonctions; et tout d'une fois nous fûmes enveloppés d'un flot de toilettes claires et de blanches épaules découvertes. On dansait dans la grande cour, celle qu'on appelle encore la cour d'honneur, et qui est bordée par l'étonnant décor des murs du réfectoire, tailladés et chevelus. L'orchestre s'entassait dans un petit kiosque, au milieu de la houle des dos dont le moutonnement se prolongeait jusque sous les arceaux des cours, dans la reculée.

Un soleil caniculaire poudroyait sur les pierres effritées, de là réverbéré sur des visages allumés par la danse et mollement détendus dans une moiteur brillante. A peine un peu d'ombre descendait des maigres arbres plantés dans le terre-plein, rayant d'une pâleur grise les gazons pelés. Au long des constructions, près du logis démantibulé où l'économe rangeait dans ses coffres les piles de monnaies, des voliges avaient été dressées sur des étais et formaient de longues tables prises d'assaut par les danseurs qui s'y abattaient, exténués et suants, après chaque sauterie. Quand les banes étaient remplis, on s'asseyait sur les tables elles-mêmes, et quelquefois une danseuse se posait en riant sur les genoux de son cavalier. Une gaieté fermentait dans ce coin, de moment en moment moins retenue; les prunelles, avivées par la splendeur du jour, s'égayaient d'éclairs dans la blancheur marbrée des chairs; çà et là, un visage de femme prenait des ardeurs de coquelicot, derrière la palpitation de l'éventail sur lequel un jeune homme bien mis, le lorgnon à l'œil, soufflait des mots brûlants; et ailleurs, une grosse face carrée d'homme s'épaississait dans un commencement d'ivresse. Puis, brusquement, la musique jetait ses appels : les tables se vidaient et le tournoiement des danses reprenait. Pendant ce temps, nous regardions s'ouvrir, béants, les noirs enfoncements des cachots, derrière l'envolement des mousselines.

Les ruines composent un vaste ensemble de pans de murs, les uns à demi écroulés et découpant dans l'espace leurs silhouettes déchiquetées, sous un amas de végétations qui, aux coups de vent, oscillent avec d'interminables rumeurs, les autres presque entiers encore et gardant, en dépit du temps, un air de vie au milieu de la désolation du reste, comme si l'abbé grand seigneur qui, en 1721, fit élever à la droite du monastère la somptueuse demeure où les hôtes de distinction étaient reçus dans des appartements d'une circulation spacieuse et princière, n'avait qu'à paraître pour leur rendre leur splendeur première. Par places, le crépi est demeuré sur la brique, avec des rinceaux d'une ornementation singulièrement précieuse, qui met parmi la majesté des vieilles pierres séculaires on ne sait quelles coquetteries mondaines et comme le signe visible de l'irréremédiable décadence de la discipline originelle. C'est par une série de petites pièces

dont les refends continuent à marquer les emplacements primitifs qu'on pénètre dans les restes imposants de cette grande habitation religieuse, qui s'espaçait sur quinze hectares, clôturés d'une enceinte de murailles en dehors de laquelle se groupaient les fermes, les moulins, les métairies, toute l'installation compliquée d'une exploitation, jouissant encore en 1787 d'un revenu de cent trois mille cent dix-sept florins.

A peine est-on entré qu'on aperçoit, le long d'un petit ruisseau obstrué de blocs écroulés contre lesquels bouillonnent les eaux, la façade extérieure de la maison de l'économe, percée à sa base de minces ouvertures garnies de barreaux. L'herbe a poussé là comme partout, sur la terre exhaussée qui a fini par envahir les dallages et maintenant moutonne en petites bosses verdoyantes. On longe ensuite les grands murs du palais abbatial, barbouillés d'ineptes griffonnages, au milieu desquels flamboyait, il y a quelques années, sous un quatrain courroucé, le parafé de Victor Hugo, depuis bêtement gratté au couteau. Puis on aboutit à des salles aux voûtes surbaissées, appuyées sur des piliers massifs; l'une d'elles, la cuisine, a conservé sa monumentale cheminée, entre des colonnes encore garnies de modillons sur lesquels se superposait le manteau. Rien qu'à voir la prise d'air, large comme un corridor et béante comme une gueule, il est aisé de conjecturer les amoncellements de victuailles journallement passées aux flammes de ce brasier : des bœufs entiers y devaient cuire à l'aise, et des rapports s'établissent entre les exigences de cet être démesuré et les parcs gorgés de viande animale, qui circonvenaient l'abbaye.

De la cuisine on passe au réfectoire, vaste salle oblongue que cinq colonnes partageaient en deux nef, et dont les quatre murs, ajourés de hautes ogives géminées et par places colorés d'un reste de peintures, sont seuls demeurés debout. Tout un coin de l'existence monacale se ravive dans cet espace; on revoit l'entrée lente des moines traînant leurs sandales, la circulation silencieuse autour des tables des frocs tombant à plis droits, la ligne brusquée des épaules sur les nappes chargées d'argenterie, avec des blancheurs reluisantes de crâne frappé par la lumière des fenêtres, et, tandis que le service de l'office s'active et que s'allonge le repas, l'empourprement graduel des faces substitué à la pâleur transie du jeûne matinal.

De colons qu'ils étaient à l'époque où saint Bernard les envoya défricher la contrée, les religieux, d'abord au nombre de treize, aidés de cinq frères convers, étaient devenus des seigneurs largement comblés de prérogatives et de donations. Plus tard, au treizième siècle, ils sont quatre cents moines et trois cents frères convers, vivant dans une abondance de biens, espèce de troupeau humain engraisé où les facilités de l'existence et une constante augmentation de bien-être amènent petit à petit des relâchements.

Cependant, au seizième siècle, le pullulement di-

minue : il n'y a plus, en ce temps, dans l'énorme abbaye, que soixante religieux. Mais les sensualités de la table et de l'existence vont leur train, prédisposant les esprits à des fermentations orgueilleuses qui déterminent par moments des dissensions intestines.

Ce ne sont pas les seules d'ailleurs : le contre-coup des luttes politiques se fait aussi sentir dans cette ruche remuante, qui défend alors ses privilèges avec des énergies accrues par la longueur de la possession. Deux fois le monastère est saccagé ; la seconde fois, les paysans s'ajoutent aux Français pour le piller.

Ce fut comme le signal précurseur de la dispersion définitive : le 7 thermidor an V, la puissante communauté, dissoute à l'égal des autres établissements religieux du pays, se vida de sa population, et l'église, le cloître, le palais abbatial, les jardins, les moulins, toute cette opulence et cette source de revenus infinis passa aux mains d'un négociant de Saint-Omer. Une déchéance irrémédiable s'ensuivit : pour payer le prix d'acquisition, le nouveau propriétaire mit à sac les bâtiments, enleva les fers, démolit les charpentes, vendit le marbre des chapelles, le grès des tombes, le plomb des meneaux, comme une mar-



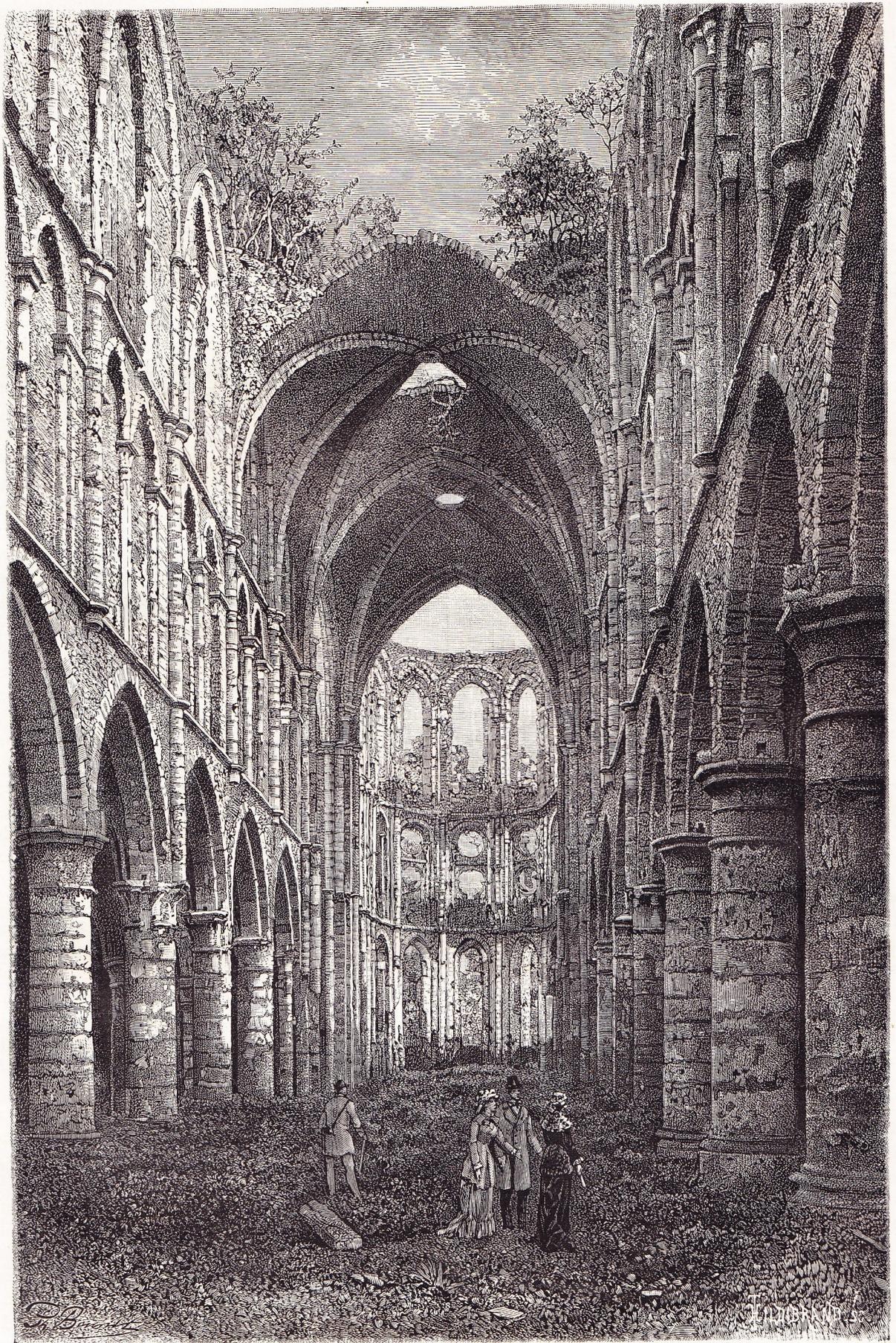
Le vieux cloître de Nivelles (voy. p. 358). — Dessin de J. F. Taelmans, d'après nature.

chandise courante et un fond de magasin. Ce qui resta devint ensuite l'habitation du monstrueux bourgeois ; et on se le figure prélassé dans son œuvre de dévastation, avec des aises nonchalantes et introublées. Après cela, il ne sera plus besoin, pour achever l'abbaye, que d'un dernier ébranlement : en 1815, lors de l'arrivée des alliés, une bande de rustres féroces se rue sur les démolitions, pressurant la ruine et la mort pour lui faire suer un rendement suprême ; puis, dans le silence des enceintes rendues à la solitude, commence le persévérant travail du temps, opérant pierre par pierre la désagrégation totale et préparant le morne et superbe tableau qu'on a aujourd'hui sous

les yeux, comme la réalisation matérielle d'une lamentation de Bossuet.

Cependant, si effacée que soit la vie dans ce lieu funèbre, empli de pierres tombales roulées par le chemin et où chaque pas qu'on fait dans les floraisons touffues du sol remue une poussière d'humanité persistante à travers les décombres, on peut conjecturer le train de l'existence journalière en cette collectivité fourmillante qu'un peuple de manouvriers aidait dans son exploitation.

Débouchant dans le réfectoire, le chauffoir, où les moines avaient coutume de se rendre après le chant des laudes, à pointe d'aube, pour y étirer à la chaleur



Ruines de l'abbaye de Villers. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie.

des feux leurs membres raidis par l'office de la nuit, table sur de massifs piliers dessinant trois travées, sa lourde voûte arquée, pareille à celle de la cuisine, du lavoir et du garde-manger. Plus loin, le réfectoire des domestiques communic avec une cour découverte, où s'engraissait la volaille, proche des bâtiments de la pharmacie, qu'un petit jardin précédait, avec ses parcs étoilés de plantes médicinales.

Le chauffoir, d'ailleurs, de même que le réfectoire des moines, s'ouvrait sur un préau bordé le long de ses quatre faces de galeries découpées en ogives dont les retombées s'adaptaient à des chapiteaux de colonnes historiés de bêtes symboliques; des quatre galeries deux subsistent seulement : l'une qui date de la fin du dix-septième siècle, avec de maigres applications de pilastres sur le mur du fond, frivole bizarrerie décorative au milieu de la majesté du reste; l'autre, du treizième siècle, solennelle et profonde sous le déroulement de ses arceaux ployés avec les belles élégances du style rayonnant.

Dominant tout de ses amas pantelants, le chevet de l'église élargit ses brèches, pareilles aux jours d'une rosace que le temps aurait percée en regard de l'étoile de pierre ouvree par l'architecte. Malheureusement les superpositions de style et les démolitions du bourgeois de Saint-Omer ont presque partout dénaturé l'aspect primitif. Toutefois le chœur et le jubé gardent sous leurs transformations gothiques les indices du roman, tandis que la partie moyenne du monument se rattache nettement à la fin du treizième siècle : vraisemblablement une première église romane avec crypte existait là et plus tard s'adapta aux exigences d'un style nouveau; mais l'ogive elle-même fut altérée au siècle dernier dans ses motifs essentiels par l'application à l'extérieur de revêtements en renaissance bâtarde et à l'intérieur d'un grossier badigeonnage ocreux qui empoitra les sévères profils de la pierre.

De toutes ces architectures les murs extérieurs ont seuls survécu avec des fragments de voûtes béantes sur le vide, comme les échancrures largement ajourées d'une coupole, et dans le chœur, les nervures de la grande rose mystique épanouie au milieu du délabrement universel. Une forêt d'arbres a poussé à travers les joints des pierres descellées, balançant ses ombres sur la nudité des nefs; et le tortillement des racines enchevêtre autour de ce qui subsiste des chapiteaux une complication de mouvants reliefs, qui semblent par moments faire bouger l'énorme construction. Ainsi, la nature a repris petit à petit possession de la demeure des hommes, faisant fleurir sur ses ruines des gerbées de ravenelles et de saxifrages et criblant l'obscurité froide des arceaux d'un étoilement de lumières.

J'ai vu les neiges de l'hiver succéder sur la sombre abbaye aux rousseurs chaudes de l'automne; j'ai vu disparaître sous un linceul blanc ses fûts découronnés, où les nuées de corbeaux faisaient un fourmillement noir; et puis je l'ai revue, à travers l'aveuglante clarté

des midis d'été, mêlant à l'allégresse des choses comme une effervescence sourde de vie, ses solitudes bourdonnant dans les souffles tièdes de l'atmosphère, son cloître remué d'une palpitation continue d'ailes, l'orée de ses souterrains tremblant sous l'oscillation lente des floraisons, ce néant d'ossements et de débris pris du tressaillement de la germination, tandis que là-haut, de toutes ses fenêtres changées en lyres et de tout son vaisseau transfiguré en orgue, l'église, droite dans ses chapes comme un prêtre officiant devant l'Éternel, semblait entonner un prodigieux hosannah.

Mais je ne sais si le spectacle de la fête wallonne et ce long piétinement affolé sur des tombes n'étaient pas plus extraordinaires encore. Dans le cimetière qui s'adosse au temple, des robes éclatantes tournoyaient, enflammant tout ce coin funèbre d'une ardeur vague, et la ronde continuait dans l'église, le cloître, le réfectoire, les cours, enlaçant de ses grappes bondissantes les tronçons gisants, culbutant les antiques sculptures sacrées, indéfiniment prolongée sous l'évidement des ogives. Nous montâmes à la léproserie, maçonneries informes envahies par les mousses, sur le flanc d'une roche hérissée de broussailles; peut-être trouverions-nous là le silence; mais une bande, échappée du bal, y savourait bruyamment un gigot qu'une jeune femme assez jolie dépeçait à la pointe du couteau.

Robertmont s'escarpait au-dessus; c'est là, dit la légende, que saint Bernard, avant de quitter l'abbaye, en 1147, planta son bourdon, duquel sortit un chêne. Nous y poussâmes, mais sans parvenir davantage à nous isoler; un amateur de chansonnettes, appuyé contre la petite chapelle élevée en l'honneur du miraculeux bourdon, y dégoisait son répertoire devant un cercle de jeunes gens en bras de chemise et de jeunes filles étendues sur l'herbe, soulignant son débit de gestes grotesques et de mines saugrenues. Partout des poursuites de nymphes froissant les feuillages, des gaietés luronnes crépissant sous les ombrages, une rumeur de mastication traînant parmi les chants et les rires; il n'est pas bien sûr que les souterrains eux-mêmes, les ténébreux cachots et le dédale profond des catacombes où, le long des murs, s'alignent les sépultures des abbés, parmi les éboulements et les filtrations, n'eussent, ce jour-là, des hôtes. C'était la sensualité épaisse d'une kermesse à la Téniers, où les habits noirs et les robes de barège auraient remplacé les grosses étoffes pileuses; et à mesure que l'heure s'avancait, le relâchement grandissait dans cette cohue en fermentation que l'ébriété poussait à des hilarités immodérées.

Lentement le ciel s'estompa dans le gris crépusculaire, et l'ombre s'élargit au bas des piliers de l'église. En ce moment une illumination pailleta de ses flambées de pots à graisse et de ses lucurs sourdes de lanternes vénitiennes les entre-colonnements envahis par la nuit. Sur la pelouse, l'orchestre précipitait ses rythmes, les danseurs tourbillonnaient dans

des rougeurs de torches qui incendiaient les visages et les mains; et, par intervalles, des fulgurations vertes et roses montaient dans l'air, éclaboussant les grandes architectures sombres, comme le décor d'une féerie gigantesque. Un instant les ruines parurent se transformer en brasier; une pluie d'étoiles s'abattit sur les voûtes, tandis que les fusées décrivaient leurs

trajectoires ensanglantées, et tout à coup l'on ne vit plus qu'une vaste nappe immobile de clarté lunaire, où quelquefois passaient des couples silencieux.

Le bal dura jusqu'à l'aube; les premières flammes du soleil tombèrent sur une débandade de figures pâles, et de la colline où nous étions montés nous aperçûmes, sortant de la vapeur nocturne, le haut



Pilori de Braine-le-Château — Dessin de Isid. Verheyden, d'après nature.

des murs déjà enveloppé de lumière rose, sur laquelle se détachait la tache mobile d'un vol de corneilles.

X

Vestiges historiques. — Le pilori de Braine-le-Château. — Retour au pays flamand. — Hal et son pèlerinage.

Les ruines de Villers ne sont pas les seuls restes

historiques du Brabant. Non loin de Braine, entre Hal et Nivelles, le touriste ne manque pas d'aller visiter, dans le petit village de Braine-le-Château, un pilori dressé au milieu de la place et faisant face à une rangée de maisons modernes proprement badigeonnées, dont l'une, qui sert de lieu de réunion à la société des fanfares de la localité, s'honore de cette enseigne pacifique : *A Sainte-Cécile*. Le con-

traste est saisissant entre la monotonie paisible des existences actuelles, gravitant sans trouble autour du funèbre terre-plein, et la machine hideuse où la justice des seigneurs garrottait les misérables pay-sans d'autrefois ; bien peu, parmi les rustres qui les côtoient incessamment, se doutent du sang des leurs, demeuré sur ces pierres lugubres ; les vertèbres à la torture de leurs devanciers ne font plus passer le frisson dans leur échine, et l'appareil du supplice a fini par devenir pour le village un monument devant lequel il passe insensible.

Il y a un an, poussant de ces côtés, avec ce goût des solitudes agrestes qui prend les travailleurs après les grosses besognes accomplies, je débouchai sur des baraquements forains, installés à un pas du pilori ; les marchands avaient dressé là leurs frêles charpentes recouvertes de toiles, où les pâtisseries sèches alternaient avec les étalages de verroteries ; et un pitre soufflait un boniment dans sa trompe de fer-blanc, un casque en travers de sa face enfarinée. Une chaleur de fin d'été enveloppait les groupes, et les plaisanteries grasses montaient, alimentées par les visites aux cabarets prochains.

Soudain, au-dessus des tentes grises, des dos moutonnants et des petites figures d'enfants réjouis, j'aperçus cette chose noire, demeurée sombre dans la clarté matinale : la lanterne, comme on l'appelle dans le pays. Ce fut une sensation brusque, comme une échappée sur un monde disparu : je revis les seigneurs au cœur d'airain, les hommes d'armes inexorables, la victime se démenant, blême, ses os craquant à l'avance ; puis je reportai les yeux sur cette tourbe im-bécile, jouissant de sa sécurité présente, comme un gros animal, sans une pensée grave pour le passé. Rarement je sentis mieux la mélancolie du long martyre souffert par nos ancêtres, qui nous a fait ce que nous sommes ; et tandis que, immobile, je repeuplais la petite place des processions lamentables qu'elle avait vues défilier, un placide terrassier, sa pipe brasée à la main, me toucha du doigt et me dit : « Joliment conservé, tout de même, môssieu ! »

C'est une colonne entre quatre supports en fer sur lesquels s'appuie une cage de pierre formée de six piliers à chapiteaux reliés par des arcatures cintrées, le tout sur un entablement également en pierre, partagé en trois étages. Par un raffinement cruel, l'art s'ajoute à l'horreur dans cette construction svelte où le patient se tordait sans que l'œil du justicier fût choqué par les aspérités grossières du cadre. Six énormes tilleuls entremêlent leurs branches au-dessus, noyant dans une ombre douce ce lieu tragique ; et le ruissellement continu d'une source sourdant du soubassement se confond avec le bruissement des feuillages. Aujourd'hui, en effet, l'eau coule où coulait le sang : le pilori s'est changé en fontaine. Et qui sait ? Peut-être le châtelain actuel du vieux manoir entouré de fossés dont on aperçoit, en se retournant, au fond d'un parc planté de hêtres et de marronniers, les

tourelles effilées en poivrière et la grosse tour dentelée de créneaux, a-t-il aidé de ses deniers à cette transformation utilitaire du menaçant monument auquel les anciens hobereaux, ses prédécesseurs, avaient attaché la marque de leur omnipotence.

Cette station faite en bon pèlerin qui ne veut omettre aucun des lieux où l'humanité a saigné, enfiler aux Quatre-Bras la chaussée tantôt encaissée de talus, tantôt bordée d'étendues prairiales, qui, de bosse en bosse déroulant son pavé cahoteux, mène à cette petite ville de Hal si miraculeusement protégée par la Vierge pendant un siège terrible du quinzième siècle. A mesure que les boulets pleuvaient sur la ville, la bonne Dame les recueillait dans son tablier, consternant l'ennemi qui ne pouvait s'imaginer pourquoi les maisons ne s'éroulaient pas comme les capucins d'un jeu de cartes, et, bien au contraire, semblaient les narguer insolemment de leurs rouges pignons intacts. Les projectiles merveilleux s'entassaient à présent en pyramide dans un des angles de l'église, mais la légende veut que nul n'en puisse dénombrer le chiffre exact. J'affirme, pour ma part, n'avoir pas seulement essayé.

Hal est demeuré un lieu de pardon traditionnel. Chaque dimanche, un tas de pauvres diables s'engouffre sous la voûte des chapelles, étalant ses plaies, avec l'impudeur des désespérés, dans les fumées de l'encens et le resplendissement des tabernacles. A peine est-il permis de circuler dans les flots pressés de la foule, les uns agenouillés sur les dalles, les autres épaulés aux piliers, mais tous ployés sous l'attente anxieuse de l'aide céleste et dardant des yeux dévorés de fièvre vers l'étréscillante image de la Vierge, habillée de drap d'or, dont la petite face d'ébène s'incruste comme un soleil noir dans la lumière pâle des cierges. Le prêtre va et vient, dans sa chasuble reluisante, élargissant sur l'immense misère grouillante qui déborde jusque par delà le parvis les gestes solennels et supplicateurs par lesquels il attire au-dessus des fronts courbés le bienfait de la régénération ; et sans discontinuer, les sonnettes des enfants de chœur carillonnent, ajoutant leur musique à la basse sourde des lamentations montant des profondeurs du temple. Puis, après que l'officiant une dernière fois a imposé les mains, l'énorme bloc immobile se rompt dans une oscillation lente, comme la surface d'une étendue d'eau gelée qui se briserait brusquement en courants, et la circulation se refait, au bruit des béquilles cognant le pavement, des saccades furieuses des danses de Saint-Gui, de l'interminable glissement de pieds des valétudinaires. A la file, femmes, vieillards, mères chargées de nouveau-nés, traînent alors des maux sans nombre le long des murs flamboyants de croix et de banderoles, où les *ex-voto* font à la brique un revêtement de plaques d'argenteries, saignant de reflets rouges sous l'éclair des candélabres ; et la procession serpente, circonvenant les nefs d'une ceinture ininterrompue de figures rava-

gées, d'orbites ulcérés, de têtes branlantes dont la trépidation semble continuer dans la pénombre le vacillement des hautes chandelles allumées partout à profusion.

Parfois la cohue devient funèbre, comme un ossuaire debout : d'effroyables consommations font saillir les vertèbres, des charpentes disloquées s'évident avec des creux de vieux saints gothiques, on croit entendre sortir un râle des poitrines étranglées ; mais la vie s'acharne en ces décombres vivants. Et titubant, choppant, quelquefois même roulant sur le sol dans un accès subit qui les tord comme des haillons, ils continuent leur lugubre promenade, gravissent à la suite des autres les marches du chœur, défilent devant l'autel, les genoux ployés, des bégaiements affolés aux lèvres, toute leur vieille âme martyrisée éclatant brusquement dans des supplications, sur lesquelles les cierges semblent faire couler la douceur pâle d'un sourire de la Vierge, puis s'écoulent et disparaissent dans l'éloignement, recommençant à chaque station et de chapelle en chapelle leurs marmottements monotones qui çà et là s'élèvent comme les litanies de la chair tenaillée.

On n'imagine pas de spectacle plus tragique : toutes les désolations sont réunies, à de certains jours, dans ce vaisseau de pierre qui met en présence les deux grands suppliciés éternels, se tendant mutuellement les bras sans parvenir à s'étreindre ; et le Christ, du haut de la croix, semble pleurer sur ses frères mortels les mêmes larmes de sang qui mouillèrent ses paupières au moment des affres suprêmes. Une géhenne terrestre roule à travers les colonnes ses noirs opprobres ; les visages sont terrifiants comme le seraient ceux de morts vivants ; c'est une clinique de toutes les douleurs qui assaillent le corps humain, de toutes les plaies qui le trouent et le déchiquètent, de toutes les difformités qui le font dévier ; et de cet amas de scories, de ce flux de sang vicié, stagnant dans des veines épuisées, s'élève une pestilence vague de charnier.

L'un après l'autre, l'écloué, le bancroche, l'ophthalmique, le paralytique vont poser une bougie sur le porte-cierges, branché comme un arbre, qu'on aperçoit ardent de centaines de luminaires, derrière le grillage d'un réduit transformé en brasier où les cires coulent de longues larmes blanches par-dessus le résidu figé des vieilles offrandes.

Près de là, un guichet ouvre une baie mystérieuse derrière laquelle un profil immobile d'employé, réalisant le type des rigides comptables à bec de chouette qui découpent dans les intérieurs de Metzys leurs faces glabres et ridées, gratte d'une pointe de plume de volumineux registres au papier jauni, dont le froissement est pareil à celui du parchemin : levez les yeux ; au-dessus du trou noir vous lirez ce mot : *Trésorerie*. C'est, en effet, la trésorerie de cette officine de guérison, largement entretenue par l'afflux perpétuel des prix de messes et de cierges et dont les

revenus servent à alimenter la richesse de l'église, ruisselante d'or et d'argent du faite à la base. Édifiée dans la seconde moitié du quatorzième siècle, Notre-Dame a l'élégance et la majesté des temples où règne dans sa pureté le style ogival. Il faut voir le grand retable du maître-autel, datant de 1533, avec son ornementation fouillée, ses motifs ingénieux, ses proportions harmonieuses et régulières marquées de l'influence italienne, les deux porches renaissance en bois sculpté, le tabernacle finissant en arcades ogivales sous lesquelles s'abritent deux scènes de la vie du Christ, et surtout les admirables fonts baptismaux du fondeur tournaisien Guillaume Le Febvre, en forme de calice à pied octogone porté par huit lions accroupis, avec son couvercle entaillé de niches surmontées de dais où les douze apôtres sont représentés debout et couronné d'une galerie finement ajourée laissant apercevoir en retrait trois statuettes, saint Martin, patron de l'église, saint Georges terrassant le dragon, et saint Hubert en contemplation devant le cerf merveilleux, dans des attitudes à la fois fières et naïves.

Cependant les pèlerins se sont petit à petit espacés sous les porches, bousculés à la sortie par des flots nouveaux, qui entrent à leur tour et recommencent les prosternations à chacune des bienheureuses images. Les offices, en effet, se succèdent sans interruption de l'aube à midi, et à peine la célébration d'une messe est-elle terminée que la porte de la sacristie se rouvre et livre passage aux lévites chargés du service suivant.

Généralement la promenade des autels est précédée d'un certain nombre d'arrêts à l'extérieur du temple, devant les portails et les calvaires ; les plus fervents, au sortir des messes, tournoient une dernière fois autour de l'enceinte, difficilement résignés à quitter le lieu saint auquel, de si loin la plupart, ils sont venus demander un adoucissement à leurs misères. Un grand christ rouge, la tête ceinte d'épines, pleure de grosses larmes de pierre sur un entassement de rocailles, près du porche d'entrée, et, à la gauche du chevet de l'église, les saintes femmes entourent la croix, dans des proportions presque humaines. D'un peu loin, l'illusion est complète : l'Homme-Dieu, avec ses chairs lie de vin, son front chevelu et sa face douloureusement crispée, met sur le mur des contorsions de corps vivant, et les pleureuses agenouillées tournent vers la rue des visages d'une désolation terrible. Le peuple, prosterné devant ces niches, tend les bras et s'abîme dans les contemplations, ou bien, recueilli en soi-même et les yeux demiclos dans l'absorbement des prières, ne voit plus que les taches rosées qui semblent continuer dans les inertes statues sa propre humanité.

Vous vous figurez, à ce détail, le tableau qu'offre la place aux grands jours de pèlerinage général. Une queue sans fin de croyants prosternés, tête nue et quelquefois pieds déchaux, tous courbés, affaissés

sur les genoux, l'échine cassée, dans une promiscuité de saras bleus et de châles multicolores, s'enfoncent à travers la perspective par longues files immobiles et gémissantes, comme des contreforts de chair et d'os prolongeant à ras du pavé l'armature gigantesque de l'édifice. Au-dessus de cette masse de dos pétrifiés, la dentelle des balustrades, la floraison des dais, l'évidement des niches, une profusion merveilleuse de culs-de-lampe, de chapiteaux, de gargouilles, touffus comme des feuillages, fait penser à une forêt de pierre où à la pointe des branches grimaceraient une animalité fourmillante, guivres, tarasques, chimères, licornes, bœufs symboliques, marmousets à tête de singe. Fruste, déchiquetée, rongée par la moisissure dans toute la partie qui n'a pas encore été grattée par la restauration, avec de larges lèvres envahissantes, et, comme une vieille orfèvrerie, toute bossuée d'usure, les angles limés, les aiguilles des dais émoussées, les fleurons arrondis, Notre-Dame ajoutée encore à la comparaison par la mêlée de ses flèches et de ses dômes, pareils à des tiges flexibles et à des épaisseurs rondes d'arbres. Puis, pour toile de fond, à l'opposé, l'hôtel de ville, en briques rouges, avec ses avant-corps, ses arcades du rez-de-chaussée, ses toitures percées de quatre rangs de lucarnes, ses pignons terminés en bulbes auxquelles commande la bulbe du campanile, son architecture simili-moyen âge du dix-septième siècle, faisant face aux petites maisons basses du reste de la place, boutiques et cabarets, toujours emplis d'allées et venues dont l'illustre violoncelliste hallois, feu Servais, semble du haut de son socle de marbre recueillir la rumeur.

Lentement les pèlerins se dispersent, tandis que, rigide à l'égal des silhouettes de pierre déployées dans les niches, un groupe de mendiants demeure rivé au chevet de l'église, par la pluie ou le soleil, tendant la main d'un geste éternel et quelquefois poussant, du fond de leurs vertèbres saillantes sous les haillons, une petite toux lointaine qui ne les secoue même pas.

Les rues de la ville, étroites et tournantes, sont d'ailleurs préparées en tous temps comme pour une kermesse qui ne finit jamais. Des chapelets de pâtisseries sèches pendent aux vitrines, parmi les gâteaux et les pains bénits; et sur le pas des portes, barrant les trottoirs, des étalages de fruits, de jouets et de verroteries s'amoncellent sur des nappes quadrillées rouge et blanc. Il est d'usage de remporter d'une visite à Notre-Dame des souvenirs matériels, couques, macarons, trompettes en bois, et particulièrement de petits drapeaux consistant en une banderole de papier grossièrement enluminée et fixée à une mince baguette de coudrier; les pèlerins facétieux ne manquent pas d'attacher ces drapeaux à la ganse de leurs casquettes, et les paysans, venus en cabriolet du fond de la campagne, au chanfrein de leurs chevaux. De même, on se fait avec les gimblettes des colliers et des ceintures.

C'est ici d'ailleurs, comme aux foires de la banlieue bruxelloise, une occasion d'oisiveté et de dissipation: des sociétés se rendent en corps au pèlerinage de Hal pour boire, chanter et s'amuser le long du chemin. Tandis que la misère et la douleur cheminent dans la solitude des campagnes, emportant jalousement leur soulas comme un trésor, et s'en retournent au logis délabré duquel ils sont partis à l'aube, les autres, les faux pèlerins, braillant et la trogne rougeoiante, circulent de comptoir en comptoir, avec une dévotion particulière pour la bière et la bonne chère.

Le coudolement de cette animation factice de gens bien portants, venus au rendez-vous des désespérés comme à une partie de plaisir, et des groupes douloureux, tout entiers à l'accablement de la peine qui les fait chanceler, prête une physionomie singulièrement variée à la monotonie de la petite cité flamande. Pour ma part, je n'oublierai pas le matin d'hiver où, pourchassant dans les champs environnants le gibier au poil roux moins que les idées au vol bleu, je vis défiler sur les surfaces pelées du sol de longues caravanes humaines qui, insensibles au froid coupant de l'air, le cheveu et les mains entre-croisées, s'avançaient sous les arbres blanchissants de givre, du grand pas régulier des suivants d'un convoi funèbre; et longtemps je les accompagnai des yeux à travers les brumes opaques, écoutant se perdre au loin le bredouillement sourd de leurs oraisons.

XI

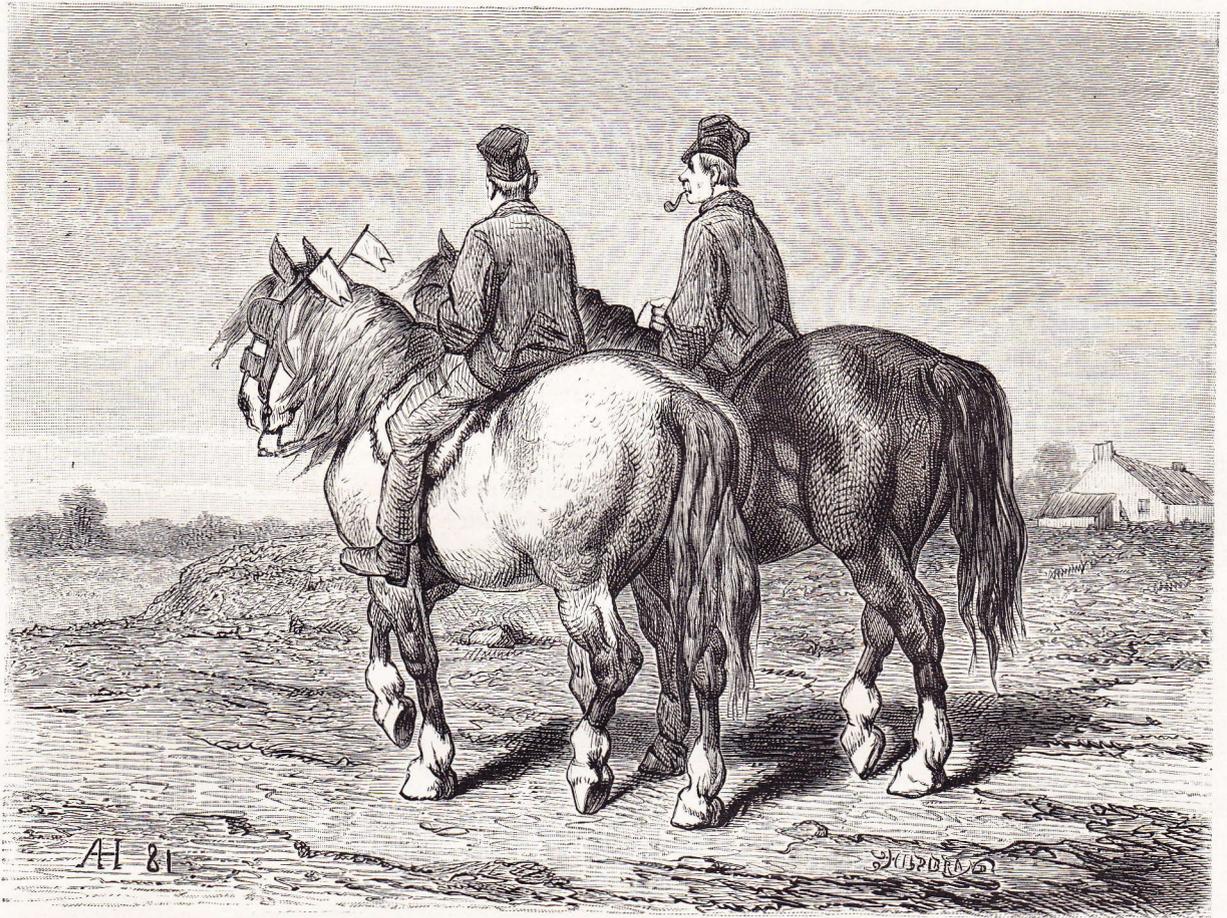
Le pays brabançon. — Les villages. — Les ruines.

On aime les courses pédestres en Belgique; les dimanches sont souvent consacrés à des excursions aux environs de la ville pour lesquelles on se met quelquefois en bande et qui se terminent à la vesprée, dans la gaieté des fins de jours passés au grand air. Au collège, nous avions déjà la passion des explorations; filés matin, nous enjambions le pavé des routes avec la curiosité inquiète des choses inconnues; et tantôt nous partions pour Vilvorde et Louvain, tantôt pour l'un des villages qui se trouvent entre Hal et Bruxelles. J'ai conservé une tendresse pour ce dernier itinéraire, qui m'avait révélé une rusticité aimable dans des paysages naturellement riant. De légères inflexions font onduler le pays, partout couvert de prairies et de cultures, où parfois s'avancent des pointes de bois et que sillonnent en tous sens de hautes lignes de peupliers: c'est la grasse glèbe flamande, incessamment travaillée par le cultivateur dont on voit le toit de chaume ou de tuiles s'élever derrière les renflements de la grande plaine verte, par-dessus la tache blanche ou bleue des murs. Et dans les labours bruns, le long des chemins poudreux, se meut la lourde croupe des bêtes qu'il associe à son travail, les puissants chevaux fla-

mands faisant saillir comme des cordages leurs muscles de fer sous leurs robes lustrées de rouge et de noir.

Pas de vastes installations ni de fermes spacieuses ; les habitations étroites et basses se collent les unes aux autres, forment des hameaux, ailleurs s'espacent au milieu des labours, toutes faites à la taille de l'homme qui, une fois l'hiver arrivé avec ses neiges, le verrou tiré et le volet clos, peut se croire isolé dans

une carapace, loin du reste du monde. Nombre de ménages ouvriers campent là, cultivant leur lopin après la journée de travail ; quelquefois c'est la femme qui bine, herse et retourne la terre, pendant que le mari et ses fils, maçons ou terrassiers, demeurent jusqu'au samedi à la ville ; mais la différence n'en est pas moins grande entre ces travailleurs refaits chaque semaine à la sève vivifiante des campagnes et les pâles ouvriers des villes, casematés dans des logements



Chevaux flamands. — Dessin de Alf. Hubert, d'après nature.

puants, dont l'insalubrité finit par leur vicier le sang et les rendre débiles avant le temps.

Par fournées innombrables, la veille du jour dominical, on les voit traverser la ville à grandes arpentées, alertes, leur bissac sur le dos, quelques-uns rapportant, outre le salaire, les provisions de la semaine et surchargés parfois de meubles et d'ustensiles, mais tous se pressant, heureux d'échapper à l'atmosphère enfiévrée de la ville et rappelés là-bas par les mains rouges des petits. Soyez sûr

que le cabaret aura beau multiplier, ce soir-là, ses lanternes tentantes sur leur chemin : ils savent que la maison les attend, par delà les bois et les plaines, et à mesure qu'ils se rapprochent, la lune allonge derrière eux l'ombre de leurs jambes plus pressées.

Camille LEMONNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)